



N° BLA/62 - 19 octobre 1965

LA JEUNE FILLE ALGÉRIENNE 1965 vue par elle-même

J. Déjeux, P.B.

Une abondante littérature, de facture journalistique surtout, paraît sur la femme algérienne. Des livres comme ceux de M'Rabet Fadéla, *"La femme algérienne"* (Paris, Maspero, 1964) et de Zoubeida Bittari, *"O mes sœurs musulmanes, pleurez"* (Paris, Gallimard, 1964) expriment son drame profond et nous font entendre des cris d'exaspération et de douleur. Le courrier des lecteurs dans *"Alger Républicain"* ou dans *"An Nasr"*, livrant des lettres de lycéens et lycéennes, leur fait écho. On y retrouve la même soif de vivre, d'être libre, de construire sa vie et, chez les adolescentes, d'être enfin indépendantes, considérées avec dignité, respectées, comprises, aimées. Nous avons vu d'ailleurs ce que ces jeunes disaient eux-mêmes du problème précis de la mixité¹.

Ce que la jeune fille algérienne de la ville, dit d'elle-même nous le trouvons par exemple dans une série de dix compositions françaises rédigées dans un lycée d'Alger sur ce thème par des adolescentes de seize ans, en classe de Seconde. Nous suivrons un plan (qui n'a pas toujours été suivi par les élèves) en l'illustrant par des extraits de ces devoirs². Ces confidences sont inédites et ne sont pas rapportées ici pour être livrées au grand public.



Plusieurs devoirs esquissent une présentation du sujet :

"Actuellement dans le monde le sujet qui fait couler beaucoup d'encre et qui fait l'objet de plusieurs débats demeure le problème de l'émancipation de la femme. Cet objet cause tant de bruit, tient une place importante dans un pays comme l'Algérie où la femme commence à peine à prendre la place qui lui est due" (Aldjia).

"La jeune fille algérienne est en ce moment l'objet de nombreux sujets pour la presse, la radio. Pour certains la jeune fille algérienne ne devrait être même pas considérée, pour d'autres au contraire, la jeune fille algérienne mérite bien tout cela" (Malika).

"Autour du globe, une ronde de jeunes filles insouciantes et pleines de vie

¹ COMPRENDRE, blanc, n° 56, 1/10/64, les jeunes Algériens et le problème de la mixité.

² Nous respecterons ordinairement le style et la manière de s'exprimer de ces adolescentes, sauf en quelques cas où la maladresse de la rédaction rendait le texte obscur.

chantent gaiement. Mais voici que l'une d'elles presque en retrait attire notre attention par son regard profond et mélancolique. Il s'agit de la jeune fille algérienne. Mais qui est-elle en réalité ? Quelles sont ses aspirations, ses rêves ?" (Fatima).

"Nadia est l'une des nombreuses jeunes Algériennes qui ont tenté de se suicider, de quitter cette crise qui jusque là n'a pas eu d'homologue dans la vie de la jeune fille européenne ou américaine. Pâle encore, Nadia se redresse ; elle veut parler, raconter sa vie, ses rêves. Elle veut vider son cœur, se confier... Mais elle sait qu'en racontant son histoire, elle racontera celle de milliers d'Algériennes. La gorge serrée par l'émotion, elle va dire ce qu'elle a été jusqu'ici et ce qu'elle rêve d'être" (Wahilsa).

"Apparemment le problème de la jeune fille préoccupe tout le monde. On en parle très souvent à la radio, dans les journaux et même dans les revues étrangères. La jeune fille algérienne ne doit pas se résigner et approuver les avis des autres, mais elle doit avoir sa propre pensée et quelquefois l'imposer. Elle doit voir le déroulement de la vie quotidienne à sa façon. Il doit y avoir une différence entre la jeune fille actuelle et la jeune fille de demain" (Lalnna).

I - CE QUE LA JEUNE FILLE ALGÉRIENNE ÉTAIT HIER

Pour Hassina, "La jeune fille algérienne était, il y a quelques années et peut-être même de nos jours, une source d'ennuis, un grand problème pour ses parents. Elle devait travailler, lutter pendant son adolescence et tout ceci n'aboutissait qu'à un mariage forcé et sa vie devenait un enfer".

Pour Aldjia, "La jeune fille algérienne a dans son passé été considérée totalement inégale et inférieure à l'homme et a mené une vie très malheureuse". Pour Fatiha :

"Pendant plusieurs siècles, la femme algérienne vivait dans un état d'inconscience involontaire, dirons-nous ; elle ne se rendait pas compte de la vie et de ce qui l'entourait. Cela était dû premièrement au fait qu'elle était l'esclave, la suivante de l'homme. Cet homme qui croit que la femme n'est que tromperie et hypocrisie. Enfin pendant longtemps, "132" ans, la femme était séquestrée par la domination colonialiste qui l'empêchait d'évoluer avec son temps. Pendant longtemps les études n'étaient pas permises aux Algériennes".

Mais Faiza pense, elle, qu' "avant 1965, le problème de la jeune fille algérienne se posait très peu, voire rarement. Notre société mettait tout sur le compte du colonialisme. Elle n'avait pratiquement pas de place dans le cadre social".

II - CE QUE LA JEUNE ALGERIENNE EST AUJOURD'HUI

I° Sa famille.

Farida écrit qu'au moment de la révolution "la jeune fille algérienne se réveille. Elle prend conscience de sa valeur et des jeunes comme Djemila Bou-pacha ou Ourida Meddad donnent l'exemple en allant défendre leur pays auprès des hommes. Un grand pas est fait". Aujourd'hui deux groupes de jeunes filles apparaissent à Farida :

- "La plupart des jeunes filles algériennes vont à l'école, travaillent, mais un groupe d'entre elles est encore brimé par l'incompréhension de leurs parents. Et si nous faisons encore un retour en arrière nous remarquons que les jeunes filles de 1944 étaient moins malheureuses que celles de 1965. Pourquoi ? Elles n'avaient pas pris conscience de leur valeur, elles ne cherchaient pas à se révolter car elles étaient prisonnières des coutumes. Mais maintenant la jeune fille algérienne reconnaît ce qu'elle est ; alors que tout son être veut crier révolte, elle doit se taire. Ses parents s'estiment bien gentils de l'envoyer en classe mais cela ne les empêche pas de la retirer si un homme riche veut faire d'elle son épouse. Que se passe-t-il alors ? Elle ne trouve aucune issue pour fuir, alors elle ne voit sa libération que dans la mort. L'an dernier dans notre lycée même une jeune fille a appris que ses parents voulaient la marier. Alors que tout dormait chez elle, elle se jette d'une fenêtre, et n'allant pas plus loin que

cette année, une jeune Algérienne pour empêcher son mariage s'empoisonne avec de l'esprit de sel".

- "L'autre jeune fille a su réveiller chez ses parents des sentiments nouveaux. Elle a su vaincre les vieilles idées. Elle trouve en ses parents des amis. Et c'est un grand pas que de faire des parents des amis. Aussi cette jeune fille ne craint pas de se voir mariée contre son gré (...). Mais bien souvent la jeune fille algérienne n'arrive pas à avoir sa propre personnalité, elle se sent partagée en deux personnes bien différentes la jeune fille émancipée mais qui tient compte de certains principes et une autre qui veut copier l'Européenne. Aussi nous ne pouvons pas dire réellement ce qu'elle est car elle n'est pas complète".

Pour Baya, justement, la jeune fille est "un être qui se métamorphose". Et elle décrit une Leila que sa mère ne comprend pas :

" Les scènes se répètent de plus en plus, tellement que les deux femmes ne se supportent plus, Leila pleure toute la nuit, elle pleure la disparition de son père (à la guerre), elle pleure son malheur, elle pleure aussi sur l'incompréhension de sa mère qui, croirait-on, prend plaisir à entraver les études de sa fille. "Et pourtant, c'est pour un avenir plus prospère que je travaille, c'est en pensant à elle que je fournis mes plus gros efforts, c'est pour améliorer nos conditions de maintenant". Leila voudrait pouvoir dire cela à sa mère, le lui expliquer. "Oui, demain, je le ferai", se dit-elle. Mais le lendemain, plus de trace du désespoir intérieur de Leila si ce n'est l'oreiller mouillé, témoin muet de la tragédie qui crée en l'âme de la jeune fille un tumulte sans nom. Elle revient sur sa décision, elle ne dira rien, n'expliquera rien ; elle est fière, aussi fière que sa mère, cette mère qui elle aussi souffre pour son unique trésor, sa Leila-Nedjma (nuit étoilée). Elle l'avait entendu pleurer, s'était levée pour aller la consoler, mais au devant de la porte avait hésité et était retournée se coucher".

Hassina note, elle aussi, que "très souvent si ce n'est tous les jours les journaux annoncent la fin tragique d'une jeune fille pour cette raison : Sa famille est beaucoup plus dure et beaucoup plus pénible que sa vie en société lorsqu'elle fréquente un lycée".

"Dans une famille algérienne, poursuit-elle, la jeune fille est l'être le plus malheureux. Elle est brimée, mise de côté, repoussée par tout le monde. Son père la considère comme sa servante, elle doit le servir, s'occuper de lui, comme une esclave pour son maître. Si elle ne lui obéit pas ou proteste, il la bat ou alors ne fait pas attention à ce qu'elle dit et la traite de folle. Ses frères se conduisent de la même manière. Ils se moquent d'elle et sont très cruels. Sa mère ne peut rien faire car elle n'a aucun pouvoir auprès de son mari, même en tant que mère de famille. Elle ne peut que la consoler, si toutefois elle n'approuve pas la conduite de son mari, ce qui est bien rare (...). La jeune fille n'est pas comprise par ceux qui l'entourent. Alors elle en arrive à haïr le monde et finit par croire qu'il n'est plein que de gens cupides, vils et méchants, qu'il n'est fait que de malheurs",

Aldjia, elle, a la chance de vivre dans une famille où "elle est respectée de ses parents qui gardent une certaine distance par rapport à elle, et elle leur rend bien ce respect en leur obéissant et les aidant". A son tour, "elle est obéie par ses petits frères qui voient en elle une protectrice". Elle est libre dans sa famille. Si elle veut sortir, elle demande, cependant, la permission à ses parents qui la font accompagner par la petite sœur, ceci "pour que le voisin n'ait pas à redire en voyant la jeune fille dans la rue". A l'intérieur, "elle peut chanter, danser, inviter des amies et leur préparer une boisson".

Fatiha admet que le jeune fille "commence à se réveiller de ce profond labyrinthe où elle était plongée", mais elle trouve que sa famille ne lui laisse pas beaucoup de liberté "comme cela se passe dans les pays européens" : "car pour les parents l'honneur passe avant tout" ! La femme est toujours prête à trahir son sang, selon ce que disent les parents.

Fatima parle de la "vente des jeunes filles" au moment du mariage, dès l'âge de 15-16 ans. La jeune fille est toujours sous clé "sous la surveillance du mâle", "car c'est une femme, donc une source de danger, d'inquiétude". Elle décrit longuement ce marchandage et la remise de la "marchandise" entre les mains du propriétaire "qui selon la chance de la jeune fille sera borgne, paysan, ivrogne...". A

vingt ans, c'est déjà le seuil de la vieillesse, dit-elle : "vieille fille" ! "Le monde va de l'avant, tandis que la jeune fille algérienne vit encore au Moyen-Age" :

"Elle est privée d'affection que recherchent les enfants et même les adultes. Sinon à quoi bon vivre si l'on n'est pas aimé ? Pourquoi l'être humain a-t-il été créé sinon pour aimer et être aimé ? Cela fait très mal à un être quand il se voit repoussé par les siens. A la maison, le "mâle" est roi. C'est l'idole sacrée que l'on doit vénérer, implorer. Tout lui est permis : un frère cadet peut battre son aînée, même quand il est dans ses torts, car cette aînée est une "fille" et une "fille" est un objet".

Fatima s'explique encore sur son drame :

"Au fond cette jeune fille n'est pas comprise des siens, Elle se sent comme une intruse au milieu de cette famille d'une autre génération, Ainsi la petite pensionnaire, après une longue semaine de compositions, échaffaude des projets pour le week-end, Durant le voyage vers la maison, elle peut admirer le paysage qui se déroule avec la rapidité d'un film documentaire. Elle rêve... Elle rêve à l'accueil que lui feront ses parents, peut-être un accueil pas comme les autres. Mais voici que la voiture freine et alors elle abandonne le domaine du rêve, le plus profond dans l'homme, pour le domaine de la réalité. La porte de la réalité s'ouvre. Elle embrasse papa, maman, mais dans ce baiser il n'y a aucune affection. C'est comme une forme de politesse, une autre sorte d'obligations. Le père crie et pose des questions qui l'atteignent jusqu'au fond d'elle-même. Elle voudrait se révolter, leur crier son amour, mais rien ne vient. Elle voit un à un ses châteaux s'effondrer et alors elle se retire dans un coin pour pleurer à chaudes larmes. Elle accepterait coups, obligations en échange d'un tout petit peu d'affection, de compréhension. Mais voilà que son week-end est loin de ressembler à celui qu'elle avait espéré. Dans la cuisine, une pile de vaisselle semble lui dire : "je t'attendais".

Faïza parle également de la "vente des filles de 13 et 14 ans, mais elle-même a eu de "la chance d'échapper à ce marché, ayant un père compréhensif". "Les gens n'ont pas changé, dit-elle, l'Indépendance ne leur a pas fait perdre leurs coutumes et leurs tabous !" Wahilsa a des parents "intimement liés aux anciennes coutumes, préjugés". Son père ne conçoit pas l'évolution de la jeune fille ; elle était très surveillée jusqu'au jour où elle dut travailler comme dactylo. Son père lui faisait chaque jour la morale, et, à la veillée, elle devait écouter les histoires de vieilles femmes auxquelles elle ne prêtait qu'une oreille distraite. Laïna, enfin, montre la jeune fille dans une famille de six à sept membres ; emprisonnée, ne conversant pas avec son père sinon avec crainte, etc. La jeune fille veut s'élever, mais "elle trouve son chemin semé d'embûches".

2° Ses études

Farida dit qu'elle est heureuse d'étudier "car elle sent naître en elle une autre personne". Baya, parlant de Leïla son héroïne, écrit que les études lui sont un soutien moral très efficace, "puisque pendant ses cours elle n'a plus le temps de penser à ses soucis" :

"Leïla boit les paroles de son professeur de français, "source intarissable de poésie", comme on boit l'eau d'une fontaine. Elle s'intéresse aussi à ses autres cours mais sa nature sensible, douce, romantique, la pousse vers cette matière. Et évidemment, comme toute jeune fille algérienne, et surtout en la mémoire de son père mort au combat, elle s'acharne à travailler l'arabe comme une forcenée, parce que, se répète-t-elle souvent, je ferai honneur à mon pays ainsi qu'à tous nos chouchadas, je travaillerai à l'édification de mon cher pays, pierre par pierre".

Bassina pense, elle aussi, que si elle va au lycée la vie de la jeune fille algérienne en collectivité est certainement beaucoup plus agréable. Elle fréquente des jeunes filles de son âge, "elle n'est pas séquestrée et n'est pas obligée d'être l'esclave de sa famille ; elle vit réellement la vie d'un être humain et non pas celle d'un être inférieur, dont le père peut disposer comme bon lui semble". C'est aussi grâce à ses études qu'Aldjia peut de jour en jour "faire évoluer sa vie quotidienne à tous points de vue et se créer un mode (de vie) à peu près pareil à celui d'autres jeunes filles dans le monde. De là elle peut enfin se créer un but et rêver d'une vie bien meilleure dans l'espoir que cela se réalisera". Elle est heureuse d'étudier car elle est avide de connaissances et "veut, dit-elle, de ce pas démontrer que les femmes d'autrefois n'étaient pas sottes mais c'est parce qu'elles n'étaient pas instruites simplement".

Fatiha estime que l'Algérienne est plus réaliste qu'avant car elle fait des études beaucoup plus poussées "pour se débarrasser de la protection de l'homme" : "D'ailleurs son premier mouvement de liberté fut ses études, la lutte vers cette lumière pendant longtemps loin de nous".

"La jeune fille, écrit de son côté Malika, pense davantage à ses études, elle veut arriver au but. Nombreuses sont les filles qui ne vont pas en classe après le certificat d'études. Si elles ont réussi à cet examen, leur père décide de les retirer de l'école. "Tu as assez d'instruction, comme cela, ça suffit, une fille doit seulement savoir tenir un crayon, tu resteras dorénavant à la maison, tu aideras ta mère à faire la lessive, car elle travaille trop et elle commence à être fatiguée". Plus tard la voisine ou une parente qui voudra marier son fils viendra demander aux parents la main de leur fille et ils accepteront "pour se débarrasser de leur fille". D'autres, cependant sont plus heureuses et peuvent continuer leurs études et se consacrer entièrement à leur métier. D'autres qui n'ont pas de goût pour les études pourront travailler dans un bureau".

Lalna néglige les loisirs et en détourne même son esprit, parce que "les études jouent un rôle prépondérant dans sa vie". Elle ne veut pas non plus que ses parents la classent parmi la jeunesse frivole ; elle doit en outre les satisfaire et leur obéir ; elle veut faire taire aussi les mauvaises langues. En tout cas, ses parents ne font que lui répéter "qu'elle doit s'estimer heureuse d'aller à l'école, de comprendre des choses qu'eux-mêmes ne sauraient pas définir".

Une insistance digne d'être remarquée : ces jeunes filles disent être contentes d'apprendre le français. "C'est une langue internationale, ainsi je pourrais voyager et puis je veux m'orienter vers une carrière politique et au cours d'une réunion à l'ONU ou à l'une des autres grandes organisations mondiales il est toujours utile de savoir le français" (Leila). "La jeune fille algérienne tient le français pour un moyen de compréhension entre elle et autrui (...) ; elle a tendance à s'exprimer dans cette langue en trouvant cela tout à fait normal. Si elle achète des disques, elle prend des chanteurs français ou anglais, si elle s'amuse à danser elle danse plutôt le twist. Chez elle pour parler avec ses frères, elle s'exprime avec aisance dans cette langue (...) Si elle parle en arabe ou en kabyle, c'est juste dans le cercle de famille ou avec les vieux" (Aldjia). Elle a reçu une double éducation qui l'embarrasse un peu, dit une autre, mais l'Algérienne "tend plutôt vers l'éducation française qui l'a beaucoup plus influencée. Son comportement est beaucoup plus français qu'algérien" (Fatiha). Malika pense qu'elle a de la chance d'être bilingue, elle peut voyager dans les pays arabes et les pays où l'on parle le français.

3° Ses loisirs

Certaines évoquent la vie dans la famille traditionnelle où le seul loisir est de discuter avec sa voisine à travers le grillage, en cachette de son père qui n'aime pas cela. Pour celles qui font des études, il en est autrement : si l'établissement organise une sortie, la jeune fille est du nombre ; "elle va au théâtre, au cinéma ; elle fait connaissance avec le monde, la vie urbaine et tous les plaisirs qu'elle peut offrir, elle assiste à des conférences, va en excursion. En bref, elle mène une véritable vie" (Hassina). Aldjia écoute aussi des disques le samedi et le dimanche, va au cinéma une fois tous les quinze jours et fait une sortie une fois tous les mois, elle pense que c'est déjà beaucoup mais pas assez par rapport aux jeunes filles européennes. Celles-ci, selon son idée, sortent beaucoup, s'offrent tout ce qu'elles veulent, vont à des parties avec les "copains" : "Le mot "copain" revient rarement chez une Algérienne (...) surtout à cause du qu'en dira-t-on".

Fanatique de la lecture, plus consciencieuse, plus réaliste et plus sérieuse que certaines jeunes filles des pays européens, tel est le portrait que brosse Fatiha. Et ceci, "parce qu'elle vient de traverser les ténèbres" : "L'Algérienne est mûre avant l'âge, elle n'est pas de ces "chalala" ou de ces "yé-yé". Nous trouvons maintenant des Algériennes directrices de comité de gestion, ouvrière dans les usines, planteuse d'arbres". De même, pour Malika, la jeune fille algérienne ne pense pas aux loisirs car le travail passe avant tout : "elle assiste chaque fois qu'elle le peut aux réunions qui la concernent, au travail volontaire, aux campagnes de reboisement. Maintenant elle est plus sérieuse". "Les études sont les loisirs" écrit Faiza. Il faut travailler. Elle lit cependant : "La lecture est un passe-temps précieux avec le cinéma". Parfois elle va danser à l'occasion d'un anniversaire "mais sans avertir ses parents, cela va de soi". On sort en fraude. "La J.F.L.N. est aussi un motif pour sortir". Lalna veille tard, elle aussi, pour étudier, afin de remporter des notes et des places honorables. D'ailleurs "si elle demande aux parents d'adhérer à des clubs de jeunes ou de faire partie de la J.F.L.N., alors là c'est le comble. Le père crie au déshonneur, commence par nommer telle ou telle fille : "Est-ce qu'elle sort de chez elle ? Elle ne sait même pas ce qu'est la rue" ! Mais qui dont représenterait la femme algérienne au meeting de la J.F.L.N., aux réunions de l'U.N.F.A ? Qui donc les représenterait puisque les maris ne laissent pas

leur femme sortir ? Les jeunes filles de 17-18 ans ne doivent-elles pas former les cadres de leur pays ? Allez donc faire entrer ça dans les crânes de ces hommes de 1890 !"

4° Ses idées religieuses

Ces compositions de français nous livrent quelques réflexions sur ce point ; elles sont très significatives :

"Je pense que Leila ne croit pas en Dieu, ou plutôt qu'elle n'y croit plus car trop de malheurs se sont succédés, se sont accumulés pour que sa foi y résiste : "Puisque Dieu est bon, pourquoi y a-t-il tant d'opprimés sur la terre ?", se répète-t-elle sans cesse. Sa mère aussi pense, je crois, à peu près la même chose : elle a perdu son époux, elle a une fille froide, intelligente, révoltée contre elle et ses principes, pas d'autres parents, aucune amie, rien" (Baya).

"Au point de vue religieux, qu'elle soit croyante ou pas, elle va très rarement à la mosquée ou bien elle y va une fois aux grandes fêtes, bien sûr, pour accompagner la famille. A part cela, elle respecte tous les préceptes de la religion, qu'elle soit moderne ou arriérée ; elle fait le carême comme toutes les musulmanes. Elle ne parle pas souvent de religion. Mais sans s'en rendre compte elle suit toutes les lois de l'Islam. Ainsi elle ne boit jamais de vin, ne mange pas de porc, ceux-ci étant interdits par la religion" (Aldjia).

"En ce qui concerne la religion, l'Algérienne la pratique inconsciemment ; elle ne s'est jamais posé les questions "pourquoi ?", "Comment ?". Du fait que cette éducation lui vient de ses parents, elle l'accepte sans broncher comme preuve de son obéissance et de son respect. N'empêche que certaines étudiantes, imprégnées de doctrines marxistes et léninistes, commencent à voir clair et à laisser tomber leur religion. D'ailleurs pour l'Algérie qui se veut socialiste ; le peuple sera athée et ce sera à ce moment-là que l'Algérienne comprendra ce que veut dire la religion !" (Fatiha).

"Ses idées religieuses sont-elles aussi restreintes. Elle sait ce qu'il faut faire mais non pourquoi il faut le faire. L'autre jour en classe, plusieurs élèves parlaient du ramadan. Certaines disaient : "Moi, je fais le carême depuis l'âge de douze ans, mon père ne voulait pas que je le fasse, j'étais trop jeune et trop faible pour le faire" ; sa camarade : "Mon père m'a obligée à le faire dès que j'eus quatorze ans" ; enfin une troisième : "Moi, je ne le fais pas, à quoi sert-il ?" Pourquoi le faisons-nous en effet sinon par tradition ?" (Malika).

"Elle voudrait que dans le domaine religieux il n'y ait pas certains principes qui ne conviennent pas à notre mode de vie actuel. Elle voudrait que le carême disparaisse, mais "ce serait trop beau !" Que l'ancienne génération la pratique si elle veut avoir une place au paradis ! Elle (la jeune fille) doit mentir dans certaines circonstances ; elle ne peut pas convaincre ses parents qu'en ne faisant pas carême, nous, nous pouvons toujours croire en Dieu. Elle voudrait aussi qu'il y ait une séparation très nette entre les questions religieuses et la politique ou les sciences humaines. Le ministre des Habous a déclaré que la dissection des cadavres n'est pas permise. "C'est presque un péché", a-t-il dit. (Or) une jeune fille qui fait des études médicales (sic) doit observer, expérimenter ! C'est un recul vers le Moyen Age" (Balza).

5° Ses préoccupations politiques

Si l'on en croit Baya, la jeune fille algérienne "s'intéresse beaucoup à la politique et fait partie de toutes les organisations (J.F.L.N., Scouts) susceptibles d'aider au développement de la patrie". Pour Aldjia, au contraire, "elle a tendance à s'éloigner de la politique : elle se soucie de ce qui arrive au pays en général, de la marche qu'il prend et du degré où il en est arrivé, mais elle ne cherche pas à en savoir davantage". Elle lit la première page du journal qui lui tombe sous la main et cherche vite les nouvelles culturelles. "Souvent, dit-elle, la politique des pays étrangers la préoccupe bien plus, par exemple la manifestation d'étudiants pour l'arrestation de M. X., au Congo ou en Espagne".

Les autres compositions ne parlent pratiquement pas de la politique.

III- Ce Que La Jeune Algérienne Voudrait Être : Rêves Sur Son Avenir.

Ces jeunes filles rêvent énormément et vivent d'espoir. C'est là une constante de ces dix devoirs. On imagine beaucoup, on bâtit des châteaux en Espagne, on se construit un monde mirifique pour oublier la dure réalité ; on se fabrique un portrait mythique de la femme européenne à partir des films ou de certains grands illustrés : cette femme européenne mène "une véritable vie". Cependant, par-dessus tout, elles rêvent d'être considérées dans leur dignité et dans leur valeur de femmes ; elles rêvent d'un métier et d'un époux qu'elles auront choisis.

Farida dit justement que séquestrée ou libre la jeune fille rêve à un même but : que sa valeur soit reconnue. Pour les hommes "la femme est une chose" ; "une bête est encore mieux considérée", précise-t-elle : "Les étudiants sont pires que les analphabètes". Alors "la jeune fille algérienne rêve de voir écrouler un jour ce monde de jaloux". Elle se voit exercer un métier qu'elle aime ; elle se voit enfin à sa place dans la société : elle garde l'espoir car "l'espoir fait vivre". Beaucoup de camarades de Leila se suicident "pour ne pas épouser l'homme qu'on leur impose". Alors, Leila rêve de l'homme qui sera son époux aussi patriote qu'elle, plus éduqué, sentimental, "pour qu'ils puissent se compléter". Elle espère que sa mère la laissera choisir.

Quand Hassina repense à ses malheurs, "elle se réfugie alors dans ses rêves, dit-elle, qui sont des rêves magnifiques, invraisemblables". Aspiration d'abord à la liberté : "elle se voit vêtue de haillons, maigre, pâle, mais le visage radieux car elle est libre, libre... Plus de parents pour la retenir, plus de frère pour se moquer d'elle, seulement la route poussiéreuse, les montagnes, le soleil et l'au-delà. Le paysage est désert ; elle est réellement libre". Aspiration aussi à un foyer heureux, une vie paisible et calme.

Le plus grand rêve de la jeune Algérienne, selon Aldjia, est d'avoir un but plus tard :

"Toute jeune fille algérienne rêve d'avoir ce qu'elle n'a pas eu ou ce qui lui manque. La jeune fille algérienne fait ses études en espérant avoir plus tard un "très beau métier, agréable et stable. C'est comme cela qu'elle occupera une place parmi ses frères et ne sera plus considérée inférieure ! Elle sera respectée en tout et partout. Elle se voit aussi allant le matin toute fière au travail, bien mise avec des toilettes variées et nombreuses, une coiffure bien plus soignée et jolie que ce qu'elle a actuellement, avec des talons assortis au sac qui sera plein d'argent et de pacotilles. C'est cet argent qui lui permettra de s'acheter ce dont elle aura besoin. Ainsi elle pourrait même acheter une voiture, car beaucoup rêvent d'une belle voiture qui les transportera partout (...) La jeune fille algérienne vit d'espoir et ne se décourage pas un seul moment dans sa marche vers le progrès".

De même, Fatiha pense que "l'Algérienne voudrait être comme certaines qui sont par exemple ministre ou autre. Ses rêves sont très grands. Elle voudrait être un cadre valable pour son pays et susciter l'admiration à l'exemple de ces femmes russes, en particulier Valentina. Cette même Fatiha, on s'en souvient, parlait, à propos de la religion, des explications marxistes et léninistes... Malika pense beaucoup plus à son avenir qu'au présent, à cet avenir qui représente tout pour elle : son métier et son bonheur. "Elle rêvera toujours, dit-elle, car avenir signifie aussi rêves pour la majorité des jeunes filles". Faiza rêve, parce que "le rêve est un moyen d'échapper à la réalité". Elle voudrait être indépendante, "c'est-à-dire n'avoir recours à personne, même (dans) des situations difficiles". Quant à Nadia, elle se met à rêver tout haut :

"Je voudrais être une jeune fille insouciante comme les jeunes lycéennes qui gaiement rentrent à la maison ne craignant pas de visiter un magasin ni de s'attarder, pouvant assister à n'importe quelle réunion ou spectacle sans inventer une histoire à ses parents : être libre comme le vent, être une jeune fille saine s'intéressant à ce qu'elle veut, continuant ses études dans la voie qui lui plaît sans être conseillée à chaque fois. S'amuser sans penser au lendemain ; avoir des distractions, des idées ouvertes, larges, donner son opinion sans crainte, pouvoir discuter avec des amis sans être montrée du doigt, sans être l'objet de conversations par la suite. Ne pas être celle sur qui tous les regards sont braqués, pouvoir adopter n'importe quelle coiffure, être excentrique si cela lui plaît, simple si cela lui fait plaisir. Être l'amie de son frère et non pas son ennemie. Être respectée lorsque l'on marche dans la rue. La jeune fille algérienne ne voudrait plus être le problème difficile à résoudre, ne plus être l'objet de longs articles de journaux. Elle veut évoluer seule et elle veut être l'égale de l'homme à

tous les points de vue",

Enfin Lalnna aimerait avoir un foyer avec des enfants qu'elle pourrait élever. Par-dessus tout "elle rêve d'être libre" :

"Elle voudrait s'envoler loin, loin, comme le petit oiseau à qui l'on ouvre les portes de la cage. Elle compte les années qui la séparent de sa majorité et encore peut-être qu'à ce temps-là devra-t-elle aussi subir la tyrannie d'un mari. Toutefois, la jeune fille algérienne a confiance en Dieu car elle est très croyante en la religion musulmane et tient énormément à son honneur. Ses parents dès sa plus tendre enfance l'ont initiée à croire en Dieu et au Prophète. Elle le fait avec une foi pure car elle trouve que tout y est simple".

Ces compositions de français révèlent beaucoup de spontanéité, de sensibilité et de sincérité chez leurs auteurs. Nous trouvons là toute une psychologie sociale en même temps que des aspirations très vives et très ardentes dans la psychologie de chacune de ces jeunes filles de la grande ville. Elles se décrivent en effet elles-mêmes, dévoilent leur propre cas, même quand elles se servent d'un autre prénom : Nous retrouvons du reste dans leurs revendications l'essentiel et les grandes constantes sans cesse réaffirmées dans les lettres d'Algériennes publiées par le courrier des lecteurs dans les journaux. Elles généralisent sans doute de trop en estimant que "la plupart", "tout le monde", "toutes les jeunes filles" pensent comme elles, alors qu'en réalité nous avons affaire dans ces devoirs à des jeunes filles de familles plutôt bourgeoises et de la grande ville. Elles sont bien le reflet en tout cas des jeunes filles de ce milieu évolué et plus fortuné que d'autres couches sociales. L'émancipation y est souvent trop rapide, spectaculaire, créant des traumatismes, alors que dans de petites villes de l'intérieur et pour d'autres catégories sociales, elle est plus lente mais plus cohérente.

Comme nous avons pu le lire, l'insistance porte sur la famille. Presque toutes souffrent beaucoup de l'incompréhension et du manque d'affectivité ; elles parlent d'esclavage, de brimades, de "vente" pour le mariage, de la tyrannie du mari. Elles se sentent partagées entre l'imitation du modèle européen et l'attachement aux principes et aux traditions familiales maghrébines. Le conflit semble permanent entre elles et leurs familles, d'où le repli sur elles-mêmes, leurs souffrances, leurs exaspérations et leurs rêves.

Les études sont pour ces adolescentes pleinement libératrices : c'est la naissance d'une autre personne. Quant aux idées religieuses, on fait comme tout le monde, on suit les lois de l'Islam, les obligations et les interdits, par tradition, parce que c'est "simple" : "on sait ce qu'il faut faire mais non pourquoi il faut le faire". Religion faite à la fois d'honneur familial, de rites culinaires et d'interdits sociaux. On se pose des questions qui demeurent sans réponse, on aspire à autre chose, on accepte sans broncher mais on ne peut demeurer ainsi indéfiniment dans l'ambiguïté...

Les rêves sont exubérants, démesurés, à la mesure de ce qui manque à ces adolescentes : être considérées comme des personnes, être libres, avoir un vrai métier, construire un foyer heureux avec un mari qu'on aura choisi.

Ces quelques notations et observations sont certainement précieuses pour des éducateurs chrétiens. Personne ne doutera que des valeurs profondes sont là, révélant une riche psychologie et un cœur généreux. Il s'agit de les cultiver avec délicatesse et désintéressement. Avec amour aussi de tout de que l'Esprit Saint répand dans le cœur et l'esprit de ces jeunes filles algériennes engagées sur des chemins qui montent.

J. Déjeux



S.M.A. Comprendre 20, rue du Printemps PARIS C.C.P. : 15 263 74
--